

1

Je marche depuis l'aube, le soleil me chauffe la nuque, l'ombre du Canigou s'amenuise à mesure que la matinée avance et que je m'élève en altitude. Le chemin serpente dans un pré abrupt parsemé de gentianes croisette, joubarbes des montagnes et anis sauvage dont les effluves préludent au pastis que je vais déguster le soir, à la fraîcheur d'une fontaine marquée sur ma carte comme point de bivouac remarquable. Les senteurs matinales de rosée, d'herbe mouillée et de foin humide qui ont accompagné mes premières heures de marche laissent la place à l'odeur de pierre à fusil distillée par des rochers chauffés à blanc, parsemés dans l'estive comme des moutons immobiles. Quelques becs-croisés des sapins profitent encore du ciel, avant de s'abriter à l'ombre des chênes-lièges dont l'écorce a été récoltée pour terminer en bouchons à vin. Un mur de pierres longe une partie du chemin, vestige du soutènement d'une vigne disparue depuis longtemps, et abrite un véritable nœud de vipères totalement indifférentes à mon passage, tout occupées à une orgie démoniaque sous le soleil de midi. Au sommet du champ, un modeste plateau accueille mes efforts récompensés par un petit village de pierres dont les quelques toits encore existants sont recouverts de lauzes. Je m'en approche pour découvrir peu à peu un bourg abandonné, protégé par des montagnes de ronces qui partent à l'assaut de ses maisons et des restes de charpentes désarticulées, témoins d'une splendeur passée. Seule une petite église, un peu à l'écart du village, semble encore vivante avec sa toiture impeccable et

son gazon récemment tondu qui l'encercle d'un tapis d'émeraude : un tableau de Cézanne se dessine devant moi. Le village se fond dans une nature qui ne demande qu'à se magnifier et, à sa vue, mon esprit se vide. Un émoi me saisit sans pouvoir expliquer son fondement, et mon cœur bat encore la chamade lorsque j'ouvre la porte de la petite chapelle. Un Christ sévère et décharné m'accueille aux côtés d'une Sainte Vierge plutôt débonnaire. Je m'assois sur un des bancs, devant l'autel taillé dans un seul bloc de granit argenté et décoré d'un bouquet de fleurs sauvages fraîchement coupées. Je goûte le calme des lieux, les senteurs de la pierre mêlées à celles des marguerites et entame naturellement une petite prière à la grâce de cet instant magique, très loin de ma banlieue parisienne. Une douce sérénité m'envahit, la lumière du soleil diffuse de petits *doigts de Dieu* à travers l'unique vitrail qui domine la nef pour me dévoiler un signe, une présence apaisante, une direction à suivre. Je n'ai pas visité d'église depuis la mort de ma mère et je crois voir mon père, assis sur le premier banc à mes côtés, revivant l'enterrement de son épouse. J'essaie de lui parler mais il se dérobe, comme toujours. Je reste avec le souvenir de mon enfance, jeune catéchumène habillé de blanc, plein d'espérance et d'illusions, prêt à sauver le monde.

Rasséréné par cette rencontre mystique, je sors de l'église, encore sous le charme, pour m'installer à l'ombre de son auvent. Je contemple le village tout en savourant lentement mon déjeuner fait de saucisson, de pain complet et de fromage des Pyrénées. Les maisons brillent d'éclats argentés générés par le soleil de la mi-journée. La convection d'un air qui monte sous l'effet de la chaleur trouble légèrement un tableau impressionniste de la main d'un Sisley qui aurait ajouté quelques petits nuages dans le ciel, pour rompre l'azur. Alors que mes yeux s'incrument à jamais de la beauté de l'aquarelle, l'idée de m'installer ici pour donner un sens à ma vie de mètèque se

révèle à moi comme une évidence. Pourquoi ne pas réhabiliter une ou deux maisons, ouvrir un gîte et une table d'hôte ? Pris d'une impulsion incontrôlée, je rentre une nouvelle fois dans la chapelle pour soumettre l'idée à la Sainte Vierge qui ne me fait aucune objection ; au contraire, je crois déceler un petit sourire de satisfaction sur son visage clair-obscur légèrement penché sur le côté.

Le son des clochettes suspend ma méditation : au loin, un berger monte à l'estive avec quelques brebis disséminées. Il se dirige vers le village de sa démarche de montagnard, lente et rythmée. Coiffé du béret catalan, il s'appuie sur son bâton : un pèlerin et son bourdon. Je m'avance vers lui avec l'intention de lui demander des renseignements sur ce hameau visiblement abandonné. Alors que ses pas le menaient directement vers moi, il fait un signe de croix et prend un chemin de traverse à peine dessiné dans l'herbe séchée par un été trop sec. J'agite mes bras, mais il m'ignore de sa superbe campagnarde. Je dois accélérer pour arriver à sa hauteur.

– Je suis de passage et souhaiterais des renseignements sur ce village.

– Dimonis, dimonis. Dessort, desgracia. Satani.

– Vous ne parlez que le catalan ?

– Dimonis. Arrere, arrere satani.

Il continue sa route sans un regard et menace le petit hameau de son gourdin brandi, sceptre démoniaque et vengeur. Son mégot éteint se balance au gré de sa marche et ses yeux exorbités fusillent le village d'éclairs enflammés. Seuls ses moutons continuent leur route, imperturbables, broutant de-ci de-là une touffe qui dépasse imprudemment du pré. Intrigué, je prends le chemin d'Olette, petite ville de la vallée de la Têt au pied de Jujols, nom que ma carte donne au hameau que je quitte. La route en mauvais état suit les pleins et les déliés for-

més par la pente sans qu'aucun parapet ne puisse arrêter un véhicule qui raterait son virage. Je devine peu à peu les contours du bourg qui serpente le long de la rivière en épousant ses méandres serrés. L'idée de m'installer là-haut, au lieu de s'estomper, occupe littéralement mon esprit sans que je ne décèle aucun obstacle insurmontable pour la mettre en action. Mon métier m'offre une situation stable dans un environnement complètement précaire et une vie sociale peut-être déséquilibrée mais réelle et très prenante ; insatisfait toutefois de ne voir aboutir que timidement quelques-unes de mes initiatives, je changerais volontiers de vie et d'horizon afin de me construire une existence plus équilibrée.

Perdu dans mes pensées, j'atteins une première maison un peu délabrée, dont les murs auraient besoin d'un nouveau crépi et les boiseries d'une couche de vernis. Une vieille femme, courbée sur des plants de tomates dont le rouge éclate au milieu d'un vert émeraude, me présente un derrière recouvert d'un tablier à fleurs quelque peu défraîchi. Elle porte des bottes coupées au niveau de la cheville en guise de chaussures et un fichu laisse dépasser un chignon grisonnant. Je la hèle plusieurs fois avant qu'elle ne se retourne pour me sourire des deux seules dents qui lui restent. Son visage buriné, hâlé par le soleil catalan, s'avère avenant, vestige d'une jeune fille qui a dû être belle et affable autrefois. J'ouvre les barres rouillées qui font office de portail, accueilli par une odeur de menthe fraîche qui lèche les murs attenants et, armé de mon sourire le plus convivial, entame la conversation :

- Vous avez de bien belles tomates.
- L'orage ne va pas tarder à arriver. Regardez les nuages au-dessus de la Carança, il va pleuvoir d'ici une heure.
- C'est vrai qu'un petit vent rafraîchit l'atmosphère.
- En cette saison il pleut chaque jour, toujours vers quatre heures. C'est bon pour le jardin.

– Puis-je vous demander quelque chose ?

– Allez-y toujours.

– Vous devez connaître Jujols, ce village là-haut.

À ces mots son visage se ferme, rouge sang, son corps s'affaisse de plus belle, elle recule en psalmodiant avec force gestes vers le ciel et nombreux signes de croix vindicatifs.

– Arrière Satan, arrière. Maudit soit celui qui prononce ce nom. Va-t'en, dimoni.

Sur ces paroles, elle retourne à sa tâche en me laissant perplexe et désorienté. Encore plus perplexe, de plus en plus intrigué, je continue mon chemin vers le centre d'Olette. Après avoir longé quelques vieilles bâtisses grises aux toits d'ardoises, souvenirs d'un passé plus glorieux, je traverse le chemin de fer qui voit passer quatre fois par jour le fameux train jaune reliant Villefranche-de-Conflent à Latour-de-Carol. La gare locale, pourtant dessinée par l'architecte officiel de la Société du Midi si j'en crois son caractère géométrique, cultive un petit air désuet qui lui donne le charme d'un décor de comédie musicale dans laquelle danserait Fred Astaire. Les pots de géranium en fleurs tapissent le bas des fenêtres, habillées de petits rideaux à carreaux rouge et blanc. L'allure amusée d'un chef de gare à la casquette de travers rajoute à la scène une note légère qui me donne l'envie d'accompagner Ginger Rogers dans un ballet aérien. Le rythme de ce voyage cinématographique contraste fortement avec le R.E.R, sale et crasseux, que je prends tous les matins pour me rendre dans le 93, perdu au milieu de visages mal réveillés, aux cernes fatigués et à la pâleur triste. Léger, je rejoins alors la rue principale où défilent bruyamment les camions-citernes qui apportent de l'essence en Andorre.

Enveloppé d'un panache de fumée tout francilien, je trouve rapidement le seul café de la ville : le bar restaurant de Carança. L'odeur caractéristique du bistrot gaulois m'accueille avec ses re-

lents de piquette et les restes de fumée de cigarette du temps où il était autorisé d'y concurrencer les poids lourds. Quatre vieux, plus âgés les uns que les autres, jouent à la belote dans un coin sombre. L'ivrogne de service se livre à un monologue qu'il est le seul à écouter et comprendre. Devant lui, le patron trône derrière le zinc comme un capitaine de navire qui aurait remplacé son gouvernail par la manette d'un distributeur de bière. Son visage affiche une couperose qui ferait les délices de la Faculté, affublé d'une énorme verrue où trois longs poils luttent pour survivre, surmonté d'un béret recouvert de toute la poussière de ces dix dernières années. Son veston tente désespérément de suivre la coupe voulue par le tailleur qui n'a jamais dû anticiper les poches et les plis que son propriétaire parvient à générer. Il s'honore d'une chemise qui n'a pas connu la moindre machine à laver depuis sa fabrication, et je devine une bedaine poilue cachée derrière un comptoir dont le formica a connu des heures plus lumineuses. Échaudé par mes deux dernières expériences, je décide de ne pas aborder tout de suite le sujet qui me préoccupe et tente d'amadouer la population régionale. Je commande un « VDN », Vin Doux Naturel pour les initiés, en espérant que ce sésame puisse esquisser un sourire sur la face du chef de bord qui me dévisage comme si je débarquais d'une planète inconnue. Il est vrai qu'avec ma chevelure abondante retenue par une queue-de-cheval, ma barbe de patriarche grisonnant et mes habits de *ranger*, je ne ressemble pas au modèle du paysan local. Le petit verre ambré m'est servi dans un mutisme pesant. Je goûte le nectar et propose une tournée générale dans un grand élan de générosité. Les joueurs de cartes s'arrêtent un court instant pour s'assurer d'avoir bien entendu ma proposition et les yeux du poivrot s'illuminent soudain d'une intelligence inattendue. Le patron arbore alors un très léger sourire qui me fait découvrir des dents jaunies tachetées de plaques douteuses, et se place dans une posture d'attente, prêt au combat. Je tente alors une percée en me lançant dans la bataille :

– Charmant village que vous avez là. Fleuri comme rarement j'en ai vu.

– Mouais...

– Je viens de Paris et c'est la première fois que je visite les Pyrénées-Orientales. Je suis enchanté par vos paysages, cette vallée verdoyante et la majesté du Canigou omniprésente...

– Mhumm...

Décidément, la conversation s'annonce difficile. Je tente alors un autre sujet, plus à même d'intéresser le bougnat catalan.

– Votre VDN est excellent, d'où vient-il ? De Rivesaltes ?

– Maury. C'est çui que j'agradar. Rivesaltes, c'est pour les estrangers. Avec du xocolata il est estupend.

– J'arrive de Jujols, le petit village accroché là-haut, au-dessus d'Olette. Savez-vous pourquoi il a été abandonné ?

À ces mots, les quatre joueurs se figent en statues de cire, l'ivrogne se met à hurler et le patron me tourne ostensiblement le dos. Les vieux se lèvent alors dans une sorte de danse chaloupée, d'une lenteur désarticulée, et mon compagnon de comptoir s'en va en psalmodiant : « dimonis, satani, dimonis ». Je reste seul avec le propriétaire qui fait semblant de ranger des bouteilles sur une étagère bancale, et peux admirer son postérieur dont le pantalon élimé enveloppe des volumes aux formes flasques et pendantes. Le silence n'est brisé que par le bruit du verre et celui des poids lourds qui, à chaque passage, font vibrer les vitres du café. Décidé à tenir le siège, je m'accroche solidement au zinc et tiens fermement la barre, en attendant que le capitaine daigne se retourner pour s'adresser au moussaillon.

– Dites-moi au moins ce qui est arrivé à Jujols. Je vous prends une bouteille de Maury pour la peine.

Est-ce la perspective de doubler le chiffre d'affaires de la journée ou une curiosité naturelle qui le fait se retourner et me dévisager longuement ? Nous restons face à face, les yeux dans

les yeux, silencieux. Ses mains cherchent toutes seules la bouteille désirée dans l'évier devant lui pour la tenir au frais, avant de la cogner bruyamment, ruisselante de rosée, sur le comptoir. Enfin les trois poils de la verrue s'activent et sa voix grave, enrouée par des années de tabac, résonne sur les murs jaunis :

– Jujols est un village maudit, dimoni. Tous les habitants sont morts le même jour de 1947.

– Et de quoi sont-ils décédés ?

– No saber. On n'a jamais saber. On les a tous bandejar là-haut, sauf un qu'on n'a jamais retrobar. Depuis plus personne n'y va jamais et même l'esment du nom du poblet est desterrar ici dans le vall. Rien que d'en parler, j'en ai des esgarrifanças.

En bon psychologue de bistrot, je lui sers un verre pour déclencher un sursaut d'explications, si possible en français. En vain, ses yeux figés et son visage immobile trahissent une peur transparente. Je suspends son supplice pour m'enquérir de l'existence d'un gîte susceptible d'accueillir ma nuit dans le village. D'un signe de tête, il me le confirme et j'observe un réel soulagement dans son regard lorsque je quitte enfin les lieux.